

A close-up photograph of a person's face, focusing on their brown eye and hand. The hand is positioned near the eye, with fingers slightly curled. The background is dark, making the skin tones stand out.

Pet sur Terre.

***ou :
"Les moulins
de Monsieur Quichotte."***

***Plaisanterie écologique.
Claude Roure.
Septembre 1993.***

Pet
sur
Terre.
Septembre
1993.
Claude
Roure.

Préambule.

L'écologie s'intéresse à la préservation de la qualité de notre maison, notre Terre. Pendant ce temps, l'économie s'occupe d'organiser la gestion de cette maison commune. Elles font bien, chacune, de s'occuper de tout ça.

La cosmologie, elle, s'occupe de tout. Car elle est la science des sciences ; et ces autres sciences sont là pour la servir. La cosmologie assure la synthèse ; elle est donc bien LA science globale.

Donc, l'économie c'est bien mais c'est trop peu. Et l'écologie aussi c'est bien ; mais c'est trop peu aussi. Car l'écologie (institutionnelle) conserve, mais ne bâtit pas. Donc, on ne peut ériger un système global seulement à partir de l'économie, ou seulement à partir de l'écologie, ou seulement à partir de... etc.

L'écologie, science partielle parmi autres, ne peut être un parti pris unique, ne pas constituer un parti politique ; car c'est un parti qui préserve, qui conserve, donc un parti conservateur par essence ; bien qu'il pense à l'avenir, en le rendant possible. Mais l'écologie ne pouvant pas à elle seule rendre ce futur possible, elle n'est que l'une des nombreuses bases nécessaires à notre démarche, qui doit être globale. Donc, de l'écologie, il en faut ; mais pas seulement, pas "obsessionnellement".

C'est ce que veut dire l'historiette impertinente -c'est tout moi- qui suit. Elle n'est pas sérieuse ; car ce n'est pas sérieux de faire seulement de l'écologie.

Monsieur Quichotte vivait avec sa dame Quichatte, entre des murs qu'il avait bien rebâti, pour lui et pour sa chère.

Son habitation était établie sur quatre niveaux, depuis l'atelier jusqu'à la chambre sous le toit. Il montait, descendait, remontait, redescendait, s'obligeant à une sorte de mouvement alternatif ; cela avait peut-être à voir avec le fait que ce bâtiment fut autrefois un poste de transformation électrique ; d'où ce courant alternatif de haut en bas et réciproquement ; il en restait certainement imprégné dans les murs.

Il avait bouché les trous par lesquels autrefois entraient et sortaient les gros fils.

Il avait bien poncé les fenêtres en chêne.

Il avait bien posé les tuyaux pour distribuer l'eau propre et évacuer la sale.

Il avait tiré tous les câbles électriques méticuleusement, quoi que certains interrupteurs fonctionnaient anormalement : après maintes recherches et études, il avait déclaré impossible d'allumer deux ampoules en 220 volts sur un même va-et-vient ; c'est pourquoi les deux lampes éclairant le jardin – malencontreusement branchées en série- ne recevaient que du 110 Volts ; heureusement qu'il n'y en avait pas quatre...

Il avait un peu isolé les façades pour économiser les calories.

Il avait tout peint en mat ses murs.

Il les trouvait donc fort beaux, surtout vu de Son Intérieur à lui.



Mais, dès qu'il s'aventurait dans le monde du dehors, ce dernier lui semblait bien moche.

"La ville est bien abîmée..."

constatait-il, tristement...

"...Et bien sale, et bien bruyante... !"

"Et surtout les autos : qu'est que ça pue ! Qu'est ce que ça pue !"

"Ne pourrait-on pas trouver une solution pour débarrasser les rues de ces mécaniques malodorantes ?"

"Et... que fait donc le gouvernement ! ?"

"Et... les écolos qu'est ce qu'ils en disent ; qu'est ce qu'ils attendent ?"

"Ce n'est plus possible, on ne peut pas ne rien faire..."

"Il f. a. u. t a. g. i. r !"

On lui objectait que les autos sont, parfois, utiles. Il y en a même qui servent à transporter des fleurs...

"C'est joli les fleurs..."

Reconnaissait-il...

Il avouait même, que lui aussi possédait un véhicule, et que... même sa Quichatte en avait un autre. A quatre ou cinq places chacune, ça fait huit ou dix ; beaucoup pour deux, puisqu'ils n'avaient point procréé.

"Eh oui, je sais bien..."

soupirait-il, ennuyé.

"Je dois dire..."

balbutiait-il,

"...que, même, j'eus beaucoup d'attraction, avant, pour une Traction Avant..."

"Elle portait une si belle robe noire..."

"Mais, c'était une horreur de jeunesse..."

"Maintenant, j'ai compris qu'il faut utiliser les autos juste quand c'est vraiment indispensable, quand on ne peut faire autrement."

Il s'était donc séparé de sa 11 CV Citroën, qu'il sortait de toute manière très peu du garage où elle était remise à l'abri ; il lui faisait faire seulement une petite promenade hebdomadaire, tard en soirée quand il n'y a plus beaucoup de circulation, afin d'éviter les collisions avec d'autres véhicules ; car il n'avait pas d'assurance pour ce bijou-là.



Donc, un jour, songeant à ces pestilences automobiles, bien résolu, il se déclara :

"Bon ! Il faut que je trouve une solution à ces odeurs..."

"Parce que : qu'est ce que ça pue, qu'est ce que ça pue !"

L'idée de cette croisade de salut public commença à prendre une place grandissante dans ses heures et dans ses jours.

Elle devint même obsédante.

Quand il réfléchissait sur lui-même, il ne comprenait pas vraiment pour quelles raisons il tenait tant à attaquer ce problème :

Etait-ce pour équilibrer le fait que lui aussi participait à cette pollution... ?

Etait-ce parce pour avoir le sentiment d'exister vraiment, il faut bien avoir à lutter... ?

Ouais ! Ca devait être ça : une démarche existentialiste.

Il y pensait le matin dans son lit avant même de se lever ; il y songeait en se rasant mécaniquement, ce qui offre plus de temps que si on le fait électriquement ; il y réfléchissait aussi pendant que quelqu'un lui parlait d'autre chose ; il y cogitait tout en faisant griller ces saucisses de Toulouse ; il méditait avant de s'endormir d'un sommeil imparfait. Il vivait avec ce tracas ; en fait, il ne vivait que partiellement, puisque insatisfait de cette agression olfactive.

Pourtant il tentait de vivre usuellement à l'abri des tracas où s'abîme la grande et ordinaire foule.

Il ne se laissait pas piéger par ces médias ordinaires qui galvaudent tant l'information. Il ne pratiquait pas la religion cathodique, ni ne gaspillait des sous à acheter les journaux et revues à la mode, toutes "chiffons de papier" remplies de pensées journalistiques à l'opinion conforme -même celles qui prétendent ne pas l'être- et de publicité pour cette société de consommation.

Il était, néanmoins fort radio-actif : il puisait ses forces dans les ondes bénéfiques de programmes de TSF bien choisis. Il possédait, et entretenait, en fin de compte, une éclectique "France-culture". La "France Musique" aussi lui convenait, surtout quand elle lui offrait des cantates de Jean-Sébastien, dont il avait un portrait en perruque dans un cadre doré défraîchi, récupéré sur un trottoir.



Un soir, il suivit avec intérêt sur son antenne "culturisante" préférée, une émission scientifique qui traitait d'expériences menées pour lutter contre les bruits.

La technique exposée utilisait la nature ondulatoire des émissions sonores, partant du principe qu'à un bruit on peut opposer un autre bruit de même fréquence et même intensité mais de sens opposé.

Le second en rencontrant le premier ramène à zéro la vibration de l'air, ce qui anéantit le bruit initial.

"Le bruit contre le bruit", telle était la formule.



Cet exposé d'alors inspira, chez Monsieur Quichotte, d'abord un aaah ! d'émerveillement, puis un ooh, oui !

Puis un grand intérêt ; puis un très grand intérêt.

Alors cela l'entraîna vers un raisonnement analogue, mais orienté vers l'objet de son obsession particulière, celle du combat qu'il avait décidé d'engager contre les flatulences automobilistiques.

Car, quand on a découvert une des racines du mal qui contrarie le Monde, on ne songe qu'à agir pour l'extirper ; une solution doit être trouvée ; mais laquelle ?

Toute méthode est bonne à tester.

Il réfléchit ; un peu, beaucoup, passionnément...

Pas à la folie tout de même.

Il imagina que ce qui fonctionnait avec le bruit devrait aussi être efficace avec les odeurs ; et que donc, on devrait pouvoir opposer aux senteurs dégagées par les moteurs à combustions internes d'autres odeurs d'autres combustions internes, à savoir : celles qui sont produites par la machine humaine ; le tube digestif, voulait-il dire.

C'est bien trivial de le dire comme ça ; mais les autos : est-ce qu'elles se gênent ?

Et, il décida d'entamer sans délai, une campagne expérimentale pour vérifier si la méthode serait bonne ; et s'il pourrait prétendre un jour au prix Nobel de l'air pur.

Il lui fallait un cobaye pour tester les méthodes...

Il se désigna.

Il entreprit donc de se nourrir essentiellement de cassoulet (il était originaire du Sud-Ouest...) et d'autres plats chargés en fé-cu-lents, qu'il aimait rebaptiser "fait-cul-rapide", compte tenu de l'effet vigoureux qu'ils produisent.

Il adopta un régime d'athlète afin d'accroître grandement ses performances dans le domaine de la production de vents, dont il était -il faut le dire- déjà un petit champion, et de se trouver en un état de capacité à produire de façon abondante et permanente, pour pouvoir pratiquer à tous moments des expériences.

Lorsqu'il se sentit physiquement prêt à fournir une quantité suffisante de pets à la demande, il s'enquit de rassembler quelques matières malodorantes afin de les opposer à ses productions intestines.

Il pensa que, dans un premier temps, il serait plus facile d'obtenir des résultats en se confrontant avec des substances proches de celles qui étaient productrices de ses propres flatulences.

Il sortit donc dans la rue ; il arpenta les alentours, ses yeux scrutant le ciment, afin de repérer quelques étrons canins déposés sur le trottoir, qu'il songea à rebaptiser "crottoir" compte tenu de la densité de vesces qu'il y découvrit.

Il en choisit de toutes sortes, de toutes apparences, consistances et couleurs pour pouvoir mener une série de tests variés.

Stoïque et volontaire, il surmonta les hauts le cœur soulevés par les fortes odeurs et aussi par l'aspect ragoûtant des résidus, surtout ceux composés de croquettes industrielles mal digérées parce qu'indigestes.

Il rapporta tout ça chez lui dans des petites boîtes qu'il avait préparées. Il lui fallut plusieurs excursions dans le quartier et aussi un peu plus loin, plutôt nocturnes pour moins risquer d'être dénoncé par quelque mémé impertinente et ignorante, toujours aux aguets derrière leurs rideaux.

Quand il eut rassemblé une belle et éclectique collection, il se lança dans une journée de tests, après que sa copine soit partie pour sa journée d'institutrice.

Il les disposa -couvertes pour l'instant fermés- dans un ordre rigoureux sur le plancher du séjour, avec des étiquettes et des numéros.

Alors, il entreprit de les ouvrir l'une après l'autre.

Pour chacune, il produisit, en se retournant vers elle, une série de vents bien contrôlés, humant chaque fois l'atmosphère, pour juger de l'évolution de l'ambiance olfactive.

Les odeurs s'ajoutaient-elles ? L'atmosphère se chargeait-il plus, ou bien se purifiait-il ?

Il prenait des notes au crayon à papier. Il remplissait de ses observations les cases des fiches d'expérimentation qu'il avait préalablement établies et tracées sur des bostols de format A6, avec des traits bien droits dessinés au Rotring et à la règle.

Il persévéra longuement, bien qu'il constatât, et sentît, surtout... que les résultats ne semblaient pas très probants et que la neutralisation espérée ne semblait pas être facile à atteindre.

En fait, a contrario de ce qui était espéré, alors que les odeurs auraient dû se contredire et s'annuler, la pièce s'emplissait peu à peu d'un cocktail de vapeurs de plus en plus nauséabondes. Nauséabonde est bien le bon terme : il abondait vers la nausée, l'estomac un peu dérangé...

Il tentait de supporter stoïquement cette épreuve, en s'aidant de rasades de Blanquette de Limoux, qu'il pensait aider à redresser l'équilibre de l'appareil gastrique.

Il se sacrifiait pour la science, offrant ses narines pour le bonheur de l'humanité.

Et puis, de fait, ses cellules olfactives s'habituèrent peu à peu à cette situation odorifiquement cataclysmique. A moins que ce soit le vin pétillant qui l'anesthésiait ?



Mais hélas, cette sorte d'état de grâce ne frappa pas sa Quichatte, qui, revenant plus tôt que prévu (il y avait grève dans son administration,) déboula en plein cours de l'expérience.

Elle hurla à la démente ; elle ordonna l'arrêt immédiat de ces tests de sciences trop naturelles, et donc la fermeture immédiate des boîtes, alors qu'elle-même entreprit précipitamment l'ouverture de toutes les issues, portes et fenêtres, afin de ventiler les lieux en urgence.

Monsieur Quichotte, un peu surpris d'être mal compris et mal épaulé pour les efforts qu'il était en train d'accomplir pour la société, obtempéra cependant sans mot dire et sans maudire.

Il referma ses boîtes, les rangea dans une cagette, et s'enfuit avec ses spécimens en direction de sa cave-atelier.

Dès lors, il entreprit de poursuivre là ses expérimentations.

Les jours suivants, il s'y installait de longues heures, avec ses échantillons et un camping-gaz pour y réchauffer tranquillement ses fayots.

Il continua à varier d'abord les sortes de cacas ramassés au bord des caniveaux et ailleurs.

Puis, il décida d'essayer d'autres saloperies : des fruits blets, des œufs cassés et pourrissants, des sardines à l'œil pas frais du tout, des abats de poulets verdâtres, etc.

Il expérimenta aussi des pets-de-nonne ayant dépassé la limite de vente, des champignons qu'on lui garantit comme étant des vesses de loup, et il acheta aussi quelques boules puantes et même un coussin péteur, quoiqu'il sache bien que ce dernier ne soit prévu que pour imiter le bruit sans l'odeur ; mais il ne put résister à cet achat compulsif...

Cependant, les résultats n'étaient toujours pas concluants ; ces odeurs ne semblaient pas vouloir s'accorder, ou s'opposer, c'est selon ce qu'on veut dire.

Ces déconvenues ré-pé-tées ne le décourageaient pas ; et il persévérait, révisant ses méthodes.

Il changea de régime alimentaire, en remplaçant les fayots par du chou ; puis le chou par les brocolis ; puis par les asperges, les poireaux, le maïs... Il ajouta de l'oignon, et de l'ail. Et il but et abusa de la bière.

Le succès ne venait toujours pas ; peut-être était-il trop difficile de tester toutes les combinaisons possibles entre, d'une part les nourritures et boissons qu'il ingurgitait et, d'autre part les fientes qu'il testait...

Pour en sortir, il se dit, que de toutes façons, l'objet de ses expérimentations étant en fait la lutte contre les odeurs automobiles, il fallait donc orienter ses recherches tout de suite de ce côté, sans plus tâtonner avec d'autres matières qui n'étaient pas son objectif final.

Et il se dit aussi, qu'il pourrait chercher de l'aide auprès de ses amis sensibles à l'écologie, et à des inconnus qu'il pourrait rallier. Il pensa donc associer dans son labeur une équipe de volontaires.

Tous réunis, ils pourraient produire un volume de gaz plus conséquent, afin de rivaliser en force avec les si nombreux pots d'échappement...



Afin de recruter un bataillon de volontaires, il rédigea consciencieusement une "pet-ition", ainsi qu'il l'intitula, puisque le terme était tout particulièrement adapté à l'action envisagée.

Il eût du mal à faire succinct car il tenait à être précis, et à développer ses arguments et ses théories ; mais, après une quinzaine jours d'efforts, il la trouva, finalement, tournée bien à son goût :

En résumé, il y invitait *"tout citoyen conscient et motivé, à se rassembler sur la place publique"*, à un rendez-vous qu'il fixa au samedi après-midi suivant, afin *"d'unir les effluves d'un grand nombre" ... "pour les opposer aux odeurs de carburants brûlés" ... "cet acte concret était plus important que de simplement déposer son bulletin dans l'urne lors des élections"...* *il est temps d'agir plutôt que d'attendre le bon vouloir des politiciens" ... et "l'humanité avait besoin de pionniers."*

Et il recommandait à chacun de suivre au mieux, jusqu'à ce grand jour, *"un régime alimentaire approprié"* pour être en pleine forme, prêt à produire abondamment.

Le signe de ralliement consisterait à se tenir sur les lieux prévus, en se bouchant les narines avec la main.

Il alla au supermarché voisin photocopier son manuscrit tracé en grandes lettres bâton pour qu'elles soient bien visibles même par les gens porteurs de lunettes qui auraient oublié les leurs ; car il savait qu'on lui reprochait souvent d'écrire de façon quasi illisible avec des trop petites "pattes de mouche," trahissant un manque d'assurance, visiblement.

Puis il l'agrafa, le colla, le scotcha -selon les supports rencontrés- en divers lieux dans le centre ville et surtout sur les arbres de la place qu'il avait choisie au cœur de la cité pour y tenter son expérience.

Ce square lui semblait idéal parce qu'entouré des quatre cotés par des chaussées où tournait sans cesse une ronde d'autos.



A l'heure et au jour dits, il se rendit sur les lieux.

Il eût la grande satisfaction de trouver déjà quelques personnes arrivées à l'avance, mêlées à la foule ordinaire, celle d'amants assis sur "les bancs publics avec leur p'tites gueules bien sympathiques", celles des mères surveillant leurs enfants. Il n'y avait pas de père, remarqua-t-il ; ce qui mériterait aussi une action, surtout de sa part, lui qui n'avait pas progéniture. Il y avait aussi une escouade de jardiniers, qui, fort heureusement, n'utilisaient pas d'insecticide ce jour-là, ce qui aurait produit une odeur contrariante.

On reconnaissait aisément les manifestants d'occasion à leurs doigts formant pince-nez, qui déjà se groupaient, en échangeant des propos passionnés, quoique nasillards.

Notre héros se trouva fort satisfait d'un si grand nombre de volontaires ; d'autres arrivaient encore. Quand il jugea le nombre satisfaisant, et aussi parce que l'heure prévue était déjà bien dépassée, il décida de procéder.

Il était d'ailleurs grand temps pour nombre de militants au ventre chargé à raz bord, qui avaient des difficultés à garder les fesses serrées, ce qui se voyait à la roseur de leur visage provoquée par la retenue, et augmentée par ce nez serré qui les obligeaient à respirer pas la bouche.

Monsieur Quichotte demanda à tout ces volontaires de s'aligner le long de la chaussée où défilaient sans interruption moult automobiles.

Et il leur dit de tourner leurs fesses vers icelles.

Les plus hardis pouvaient même baisser leur caleçon afin de mieux disperser les produits.

"Un pour toutes, toutes pourries !"

clama-t-il à l'adresse des automobiles ;

puis :

"A la une, à la deux, à la trois !"

Alors, un énorme vacarme explosa, jaillissant du groupe des joyeux participants ; on entendit une sorte de roulement de tonnerre fantastique qui dura plusieurs secondes, car la synchronisation ne pouvait être parfaite, ni les durées identiques ; les plus performants agirent même à ré-pét-itions.

Le chapelet de détonations couvrit même un instant celui des véhicules.

Et puis aux déflagrations, s'associa -c'était cela le plus important- un merveilleux cocktail olfactif, une fantastique rafale d'odeurs, une symphonie de relents, une cantate d'exhalaisons .

Mais, hélas, survint au même moment un soudain et malencontreux tourbillon de vent, un de ceux qui soulèvent en mini tornade ascendante la poussière et les feuilles et les élèvent haut vers la cime des arbres.

On n'avait pas prévu cet imprévu.

Hélas !

La si belle et généreuse salve de pets fut prise dans ce mouvement ascendant ; elle ne fut donc perceptible au niveau du sol que trop brièvement ; on eut aimé qu'elle se répandit horizontalement, à environ un mètre d'altitude, pour qu'elle aille percuter les molécules d'hydrocarbures plus ou moins parfaitement brûlées par les moteurs bi, tri, et quadri cylindre, voire plus pour les automobilistes plus riches. Mais non, elle monta.

Elle n'eut donc qu'un effet très limité.

Elle s'éleva par contre à travers un groupe de piafs curieux posés dans les frondaisons des platanes. Brutalement agressés par cette pestilence inaccoutumée, les moineaux, mi-palliant mi-suffocant, durent s'enfuir prestement en formant une grande escadrille. Les habitants voisins du square dirent par la suite qu'ils ne revinrent prudemment qu'au bout de huit jours.

Cette première tentative de nos militants n'eut, en définitive, pas plus d'effet qu'un coup de pet dans l'eau...

Alors, on retenta la manœuvre plusieurs fois, trois ou quatre.

Mais Eole, persistant dans ses exercices, n'était pas ce jour là du côté de la sauvegarde de la Nature, et n'aida pas les péto-résistants dans leur lutte.

Peut-être que le vent n'aime pas les vents ?

Après chaque offensive, les nez les plus fins se rapprochaient du bord du trottoir, pour estimer à quel niveau les odeurs qu'on cherchait à combattre serait descendu.

D'après ces experts, les résultats n'étaient pas probants.

Après tant d'efforts il fallut renoncer ; par manque de munition, car les réserves que chacun avaient accumulées finirent par être épuisées...

Monsieur Quichotte, montra d'abord grise mine.

Il s'assit sur le banc de pierre pour penser et analyser les leçons de cet échec.

Il s'épongea le front ; il se rongea les ongles, par angoisses ou énervement. Il n'osait rien regarder, sauf le sol.

Quelques fidèles restaient là, non loin, attendant une déclaration, un bilan, une proclamation de résultats même partiels, et voulaient savoir si l'on allait retenter, un jour, l'affaire.

Après un long entretien in-pet-o, Monsieur Quichotte se releva, monta sur le banc afin d'être bien vu par la foule, quoiqu'il soit déjà de haute taille.

Il exposa les grandes lignes de la future expérience qu'il pensait conduire, et à laquelle il avait déjà réfléchi : il ferait venir un petit troupeau de brebis du Larzac, celles qui avaient déjà été glorieuses lors de la bataille contre l'extension du champ de manœuvre militaire ; ou leurs descendantes.

Il demanderait qu'on leur fasse manger beaucoup de luzerne fraîche ou fermentée, ce qui leur fait gonfler le ventre.

Mais cela réclamerait du temps pour organiser la logistique de l'opération.

Il faudrait louer un camion de transport de bétail, ou plutôt trouver quelqu'un qui puisse prêter le sien, afin que ça ne coûte pas trop de sous.

Il faudrait aussi qu'un éleveur accepte de lancer quelques bestioles dans cette aventure. Mais pour ça, il avait déjà son idée, connaissant là-bas le secrétaire d'un parti écologique.

Il re-convoquerait donc plus tard les actifs citoyens, surtout ceux qui possédaient des chiens, pour surveiller les moutons. Chihuahua : s'abstenir.

Et puis si, finalement il fallait dépenser quelque argent, il faudrait trouver un moyen de le rassembler.

Quelqu'un, au sens pratique, proposa que pour cela, puisqu'il y aurait des moutons, on pourrait organiser un méchoui ?... La proposition ne fut pas bien acceptée par la majeure partie de ceux qui restaient encore là, car nombreux étaient végétariens, ou végétaliens, ou véganes, etc.

On verrait tout ça plus tard, selon les résultats des consultations.

Le calendrier resta donc en suspend.

Pour l'instant, chacun pouvait se disperser ; chacun pouvait éventuellement réfléchir à une solution à ces problèmes pratiques.

Monsieur Quichotte donna son numéro de téléphone à ceux qui, encore motivés pensaient que, peut-être, ils pourraient trouver quelque solution, "mais ce n'était pas sûr", "parce que ça dépendait de ci et de ça", "de la date", et aussi "du nombre d'ovins nécessaires", "et puis d'un mariage auquel ils étaient obligés d'aller", ou bien "d'un stage de ressourcement pluri-modal intra-cosmique et exotique" dont la date n'était pas vraiment fixée, ou "d'un boulot qu'on attendait peut-être à l'autre bout du pays", ou quelque chose d'autre selon les cas de chacun, et cetera.

Monsieur Quichotte, ayant quand même retrouvé le sourire, remercia chaleureusement ses collaborateurs d'un moment, dont quelques uns pétaient encore un peu, preuve qu'ils s'étaient vraiment bien préparés.



Puis il prit, toujours pensif et plein d'espoir, le chemin du retour vers son logis, en s'engageant vers les rues piétonnes.

En route, passant sur une placette bordée de vulgaires "fast-food", un de ses yeux glissa sur la table d'un snack, où deux midinettes picoraient une assiette anglaise.

Il arrêta ses pas un instant.

Son œil exercé se fixa précisément sur une triste feuille de laitue jaunâtre posée là, sur le bord du plat en faïence, comme une simple décoration.

On voyait bien qu'elle n'était là que pour faire de la figuration ; et l'on comprenait qu'on ne lui accorderait pas l'attention à laquelle a droit tout végétal noblement né et normalement développé ; à savoir : il était évident qu'il ne serait pas absorbé ni digéré, ni, donc, les bonnes vitamines qu'il contenait.

Pour sûr, il serait distraitement remporté par le serveur, puis méchamment glissé par le plongeur du restau dans la poubelle, dont le contenu –notre Don Quichotte en était convaincu d'avance- n'était pas trié, même pas pour faire du compost.

Il se souvint alors de la promesse qu'il s'était déjà faite, de mener un combat à propos du sort indigne infligé à ce respectable végétal, qui mérite mieux que ce

triste rôle de garniture délaissée et compactée dans les ordures.

Au passage, il la chipa donc prestement, reprenant ensuite précipitamment sa marche, afin de l'emporter à son lapin vivant librement dans son jardin.

Ce Janot-là, qu'il soit-dit en passant, était de caractère fort indépendant : jaloux de son territoire, il attaquait tout matou ou minette qui oserait traverser son domaine. Les Raminagrobis fuyaient alors, terrorisés, ce qui est contraire aux usages décrits dans les traités comportementaux et éthologique de faune sauvage et domestique ; c'est pour cela qu'on tenait à le dire.



Monsieur Quichotte
conserva ce pas hâté,
afin de rentrer au plus tôt,
entre ses murs,
décidément les plus beaux,
afin d'écouter
ce qu'il pourrait recueillir
d'utile sur ces salades,
en se branchant sur
France-Agri-Culture...

(fin)